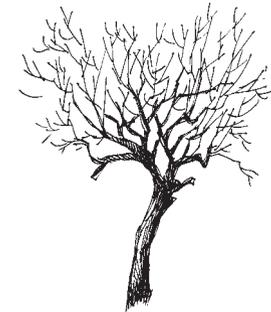


ALAIN BERTRAND

DU MÊME AUTEUR

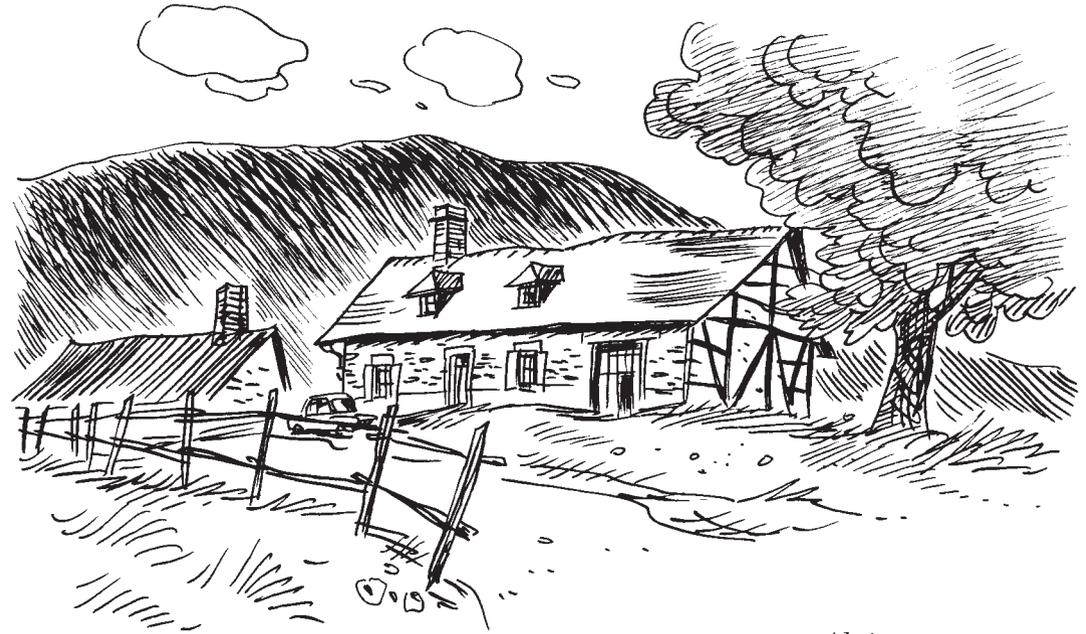
Lazare ou la lumière du jour. Le temps qu'il fait, 1998.
Massacre en Ardenne. Avec Franz Bartelt. Quorum, 1999.
Réédition « Espace Nord », Labor, 2006.
La Part des anges. Le Castor astral, 2000.
Le Bar des hirondelles. Labor, 2003.
La Lumière des polders. Arléa, 2003.
Réédition avec des dessins de P. Corbeel. B. Gilson, 2009.
Monsieur Blanche. Le Castor astral, 2004.
En province. Le Castor astral, 2005.
On progresse. Le dilettante, 2007.
En Ardenne. Photographies de J.-P. Ruelle. B. Gilson, 2008.
Je ne suis pas un cadeau. Finitude, 2010.
Le Lait de la terre. Weyrich, 2012.

Une si jolie ferme



Illustrations de
DANIEL CASANAVE

finitude
MMXII



à Alain

La ferme est fraîche en été, humide en automne, glaciale en hiver. Le reste de l'année, elle engage des corps de métier. Dans l'espoir de lutter contre les fuites d'eau ou de rétablir une électricité qui sautera dès que la camionnette du technicien aura franchi le pont, à la sortie du village. Des pans de schiste ou d'ardoise risquent de s'effondrer, il se peut que la cave engloutisse le plancher dans un tourbillon de poussière ; dans ce cas, comme dans mille autres, le propriétaire court à la ruine.

Finitude a bénéficié en 2012 d'un soutien du Conseil Régional d'Aquitaine pour son programme éditorial.

© éditions Finitude, 2012.

Par bonheur, je n'étais que locataire. De moi-même, d'abord ; de cette fermette, ensuite, délicieusement dénichée, un dimanche, au cœur de l'été. Rumeurs lentes et argentines, ciel indélébile, touches de nacre au creux des nuages gavés comme des rois : je m'étais assoupi dans la nature, après un dîner gastronomique en compagnie d'un ami, futur clerc de notaire.

Le rêve d'une autre vie, à la campagne, était né sur un lit de coquelicots.

Mises à part les épiceries de nuit, la médecine d'urgence et les lumières entre chien et loup, tout à la ville me semblait vain, dénué de sens. La campagne, au contraire, avec son air pur et ses jambons fumés, exhibait son label de qualité. Le terroir incarnait une vérité enracinée tour à tour dans l'ombre bleue des forêts, la confiture de myrtilles, douce, mystérieuse comme les rivières qui se coulent dans le massif forestier. Je ne doutais pas du plaisir parfumé de trancher une rondelle de saucisson sur un tapis de feuilles mortes.

Quant aux habitants, comme tout bon citadin, j'en connaissais la rudesse et l'aspect — négligeant les caprices de la mode, ces gens fiers, forts, fidèles

arboraient soit une casquette à la penne caressée par des volutes de tabac authentique, soit un foulard rouge à pois blancs fouetté par une queue de vache à l'heure de la traite. Certains voyageurs disaient avoir entrevu tel ancêtre en train de consulter sa montre à gousset, telle autre égrenant un chapelet au pied du plâtre d'une statue de sainte Rita.

Peu à peu, j'émergeai de ma rêverie allongé parmi les coquelicots. Mon œil s'ouvrit sur le bleu de l'été. En surplomb des épeautres qui remuaient, un rapace tournait comme l'aiguille d'un phonographe. Y voyant un signe, comme si j'étais le bel Arthur de Charleville, je louai une fermette à un jet de pierre, et, un air de Trenet sur les lèvres, vins habiter à la campagne.

Dès lors, il ne fut plus question que de « ma fermette ». J'aurais tout aussi bien pu évoquer la jungle de ses alentours, puis celle des fils électriques et autres tuyauteries venues de nulle part et gouttant en amont du robinet ou en aval de l'évier. J'appris à tirer sur le cordon de la tondeuse et à essuyer les pannes sèches. Je maniai le tournevis et force mouchoirs pour m'éponger le front.

On m'aperçut en maillot de corps, la peau blanche du citadin, les doigts mangés de sparadraps. Le facteur rapporta que je cuisais du lard, étalais du beurre de ferme sur du pain tranché grossièrement au couteau de boucherie. Entre deux tâches manuelles, la bière me moussait dans la bouche que j'essuyais du revers de la main. J'appris à hocher la tête en contemplant le bois fendu à la hache et à soupirer devant les bûches et les caissettes qu'il restait à entasser dans la remise.

Début septembre, les vacanciers de retour dans leurs cages à poules et les embouteillages de la ville, il ne resta bientôt plus comme étranger au village que ma personne et, certains week-ends, un couple de Hollandais.

À la moindre averse, le logis résistait comme un boxeur sous les coups. J'en conçus une fierté de bricoleur, et mon retour à l'état de nature en accrut la portée. Point de superflu quand on possède l'essentiel, à savoir des œufs tombés du cul de la poule biologiquement dans le réfrigérateur, ainsi qu'un oxygène dégrassé par les senteurs de sapinière et les arômes de bière de Maredsous. De surcroît, la sagesse m'était offerte d'un lecteur de CD, d'une



bibliothèque et d'un chat — plus quelques herbes aromatiques dans un bac à fleurs, au-dessus de l'évier, et un téléphone, en cas de malheur.

J'oublie de préciser qu'une bonne partie de mon temps était consacrée à préparer les cours que j'allais ensuite, en jeune professeur, débiter dans un collège technique.

Quand la pluie d'octobre martela les toitures, sur mes gardes, j'alignai, au grenier, les seaux et les bassines. Un débordement d'égout me précipita dans les escaliers de la cave. La bouche dégorgeait une boue qui ressemblait à du boudin. L'inondation gagna la remise, bientôt la cuisine. J'épongeai la mixture d'une main, tandis que l'autre téléphonait à des pompiers hors d'usage.

Mon impatience, puis ma colère furent impuissantes à accélérer de débit de paroles de mes interlocuteurs : l'eau ne tombait ni plus ni moins que d'habitude dans ces régions où il pleut trois cent soixante-quatre jours par an, le seul jour de soleil couvrant toute la saison estivale.



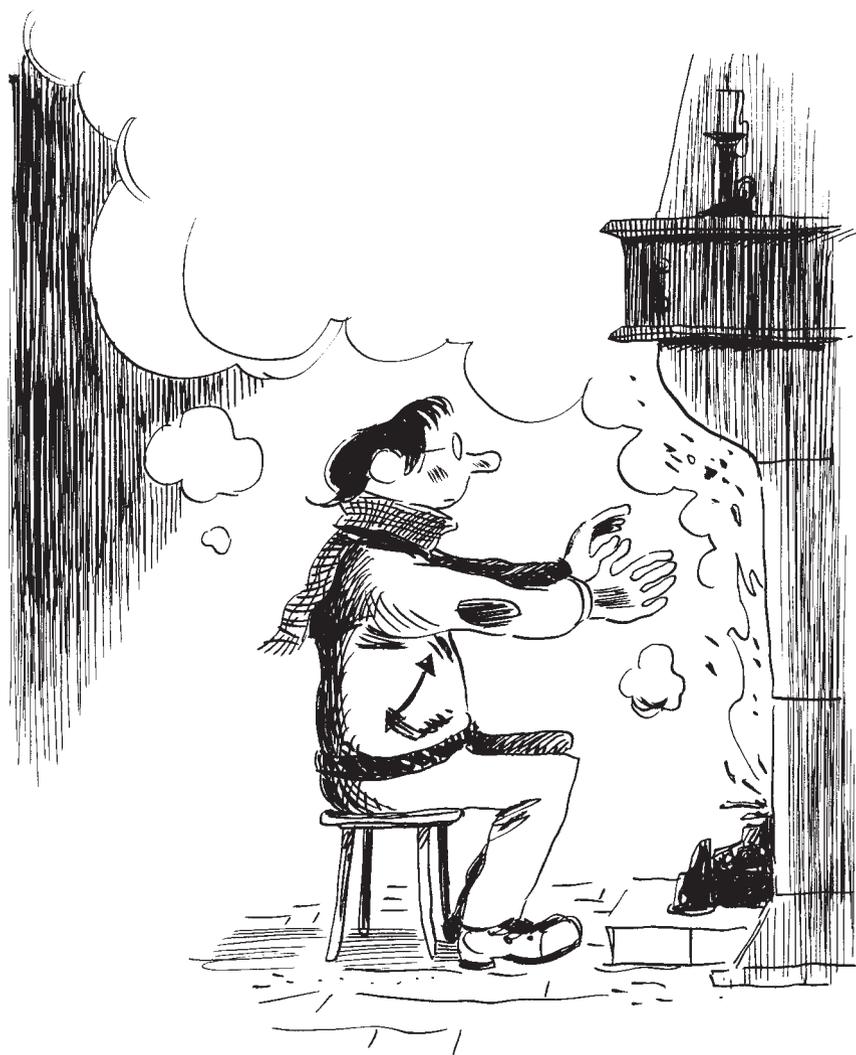
Trempé comme un sportif après le match, je me résignai à jeter les nourritures abîmées et à combattre les éléments naturels. Avec mon premier salaire, j'achetai des récipients de hauteurs et de volumes variables, des serpillières et autres torchons,

un parapluie, des bottes, un caban, un gilet irlandais, un pull écossais, une lampe torche et un radiateur électrique trop puissant pour l'installation de la maison. Les fusibles sautèrent, surtout le soir, à l'heure d'écouter *La sonate au clair de lune*, ce qui déclenchait, dans la grange, des cris de hibou et des cavalcades de rongeurs poursuivis par le chat.

Les gouttes d'eau, vu leur débit et la variété des récipients disposés sous les ardoises, composaient une musique expérimentale comme il s'en écoute après minuit, à la radio, au fil noir de l'insomnie.

Manière de préserver ma petite santé, je balançais des montagnes de bûches dans l'âtre, ne vivant plus qu'au salon, une écharpe autour du cou, une chancelière aux pieds.

Le lendemain, à midi, encore noyé dans la brume, je parvins à toucher mademoiselle Forthomme, la propriétaire. Elle me fit observer, primo, que la location portait sur une habitation « dans l'état bien connu du locataire », secundo, que la vie saine, au cœur de la province, doit se mériter et se gagner à la force du poignet. Énervé, je rétorquai qu'en ville le poignet sert à tourner la vanne du



radiateur et qu'il y fait chaud — sans compter qu'on n'y fait pas vingt kilomètres pour la pharmacie, trente pour l'hôpital et cinquante pour une salle de concert.

La propriétaire me précisa que le contact de la nature n'avait pas de prix, à l'exemple de l'entraide qui était à la terre ce que l'indifférence est à la ville. Je laissai courir mon regard à travers le salon : mis à part le chat posé comme un sphinx, il n'y avait pas âme qui vive.

En novembre, quand la pluie fit place au brouillard, saisissant un livre, je dus constater que celui-ci était piqué. Derrière l'étagère, la lèpre desquamait le mur, l'humidité creusant des cratères ; une poussière de sable s'accumulait le long des plinthes. Sans compter que les moisissures attaquaient même les confitures de grand-mère. Des mouches avaient pondu dans le jambon et les crottes de souris grossissaient sous le lit, dans la chambre à coucher. Le chat, lui, ressemblait à un porcelet tant il était gras.

Les voisins crurent que je baissais les bras, mené aux points, au cours d'un match où, à aucun moment, je n'avais semblé percer les défenses de